

Richard Wagner est un fou, un fou d'orgueil; il n'est pas de folie plus triste, plus monstrueuse dans ses effets, et qui résiste le plus à toute cure.

Le génie, on le sait, côtoie souvent l'abîme de la raison; c'est entre les deux termes une question de distance ou de mesure dans le degré d'exaltation, de délire, qui caractérise les deux états. L'on voit tout d'abord que nous n'entendons pas méconnaître les incontestables qualités de savoir, d'inspiration même, qui ont présidé à l'enfantement de quelques-unes des pages de l'œuvre wagnérienne. Mais, pour moi, l'homme est encore plus méchant qu'il n'est insensé, et nous allons essayer de faire passer cette triste conviction dans l'esprit de nos lecteurs.

Voici un fait d'hier, énorme, qui efface peut-être tous ceux qui l'avaient précédé dans la voie du mal que Wagner parcourt avec une persévérance satanique. L'on sait avec quel courage M. Padeloup poursuit, lui, la vulgarisation des œuvres du novateur, et à quel péril il s'est exposé en tentant de mettre au théâtre un de ses anciens opéras. Cette foi d'un galant homme, d'un excellent musicien, qui honore en définitive le maître allemand, était de nature, s'il avait du cœur, à le toucher, à le disposer aux concessions les plus favorables aux intérêts du directeur. Il fallait que l'apaisement se réalisât et se fit à tout prix, que Wagner aidât à faire disparaître la trace des malentendus qui pouvaient se dresser devant un succès nécessaire à l'avenir d'une naissante entreprise.

Wagner semblait entrer de bonne grâce dans cette voie honnête par la récente lettre qu'il écrivit à une de ses belles et intelligentes dévotées, M^{me} Judith Mendez [Mendes]. M. Padeloup en avait, ces jours-ci, multiplié les copies pour la distribuer aux amis et aux ennemis, à l'effet de raffermir la confiance des uns ou de désarmer les préventions des autres.

Or, jugez par le récit suivant, - lequel servira de prologue à l'examen de *Rienzi*, - de la valeur morale de cet artiste exceptionnel, de ce *vir improbus cantandi imeperitus*.

Il y a une semaine à peine, M. Padeloup est allé à Zurich où réside en ce moment notre compositeur, pour s'entendre avec lui sur ses intentions, sur ses mouvements. Pendant que le délicat impresario faisait un voyage pour saluer son idole et lui donner de nouveaux témoignages de déférence et d'admiration, quelle surprise attendait là-bas cet honnête homme abusé? il apprit que Wagner venait, avec une préface nouvelle, datée de mars 1869, de rééditer l'absurde pamphlet qu'il publia il y a dix-huit ans: *Le Judaïsme dans la musique* [*Das Judentum in der Musik*].

Ce factum écrit en un allemand plus obscur au point de vue littéraire et grammatical que son auteur ne l'est souvent dans la traduction musicale de sa pensée, est une attaque à fond et sans mesure contre le génie artistique de la race juive. Selon lui, les israélites, ayant perdu le sens de l'humanité, sont devenus impuissants à en célébrer, à en glorifier les actes, les passions, les sentiments. Un juif ne saurait être un peintre, un sculpteur, un poète, un musicien, un comédien, un artiste enfin de talent, d'inspiration, capable de toucher le cœur, d'éveiller l'intelligence de ceux au milieu desquels il vit comme égaré, sans boussole, sans esthétique, sans guide moral. Et poursuivant avec aplomb cette démonstration, sans s'inquiéter des nombreux et éclatants démentis que lui donnent, sur tous les points, l'histoire ancienne et l'histoire

contemporaine, il se renferme dans la musique et il cite, à l'appui de son anathème ridicule, l'impuissance des efforts de quelques-uns des compositeurs que le siècle honore comme les plus glorieux représentants de l'art: Meyerbeer, Mendelssohn, nommément, et F. Halévy, qu'il dédaigne de désigner autrement que par allusion. Rossini n'existait déjà plus pour Wagner: il ne l'avait pas fait figurer, il y a quelques années, dans un sommaire historique du drame musical contemporain. D'un trait de plume, il raye trois compositeurs d'une autre école, marqués au titre le plus élevé de l'art moderne. Meyerbeer n'est qu'un charlatan habile qui a exploité l'ignorance, les préjugés de son temps. L'ennui dévore les esprits, c'est Wagner qui le dit, et, en fait d'ennui, il doit s'y connaître. L'auteur de *Robert le Diable* a compris que la société ne saurait être traitée et guérie que par l'infusion d'une dose plus forte d'ennui. Et c'est pour atteindre ce but que le juif de Berlin a créé son œuvre antimusicale.

Voilà comment Wagner apprécie les compositions sublimes d'un homme de génie que l'univers a salué de ses acclamations, dont la mort a grandi même la renommée. Ainsi les *Huguenots*, ce chef-d'œuvre de l'esprit humain en musique, dont chaque note est gravée sur l'airain avec une pointe en diamant, sont comme non venus, absolument comme *Guillaume Tell*, aux yeux de cet insensé, de ce monomane, de ce nouvel Erostrate, de ce fanatique destructeur: il essaye de porter la torche dans le temple du Goût, dans le sanctuaire duquel il n'a pu encore déposer aucune de ses œuvres de théâtre, après avoir essayé en vain d'en ébranler les colonnes de marbre et de granit. Comme une couleuvre audacieuse et rampante. Wagner bave le venin de l'envie sur toutes les productions géniales de son temps, heureusement que les traves n'en sont pas mortelles; il n'est pas moins impuissant dans le mal que dans le bien.

Ne serait-il pas temps de mettre un frein au débordement d'injures, aux blasphèmes de cet ange déchu d'une incommensurable vanité! Qui prononcera le *quousque tandem?*

Le moment était-il bien choisi, à la veille de la représentation inquiétant de *Rienzi*, de détourner de l'œuvre nouvelle l'attention d'un public déjà très agité, pour la reporter, plus émue encore, sur son impudent auteur, par la résurrection d'un pamphlet oublié? La maladresse serait trop forte; mais ce n'est pas le fait de l'irréflexion, c'est une perfidie préméditée.

Nous allons révéler le calcul machiavélique qui, seul, peut expliquer cet acte sans raison d'être, pour un esprit sain, honnête, raisonnable et bon. M. Wagner, qui sait mieux que qui que ce soit ce qui lui manque pour être jamais accepté sur une scène lyrique française, ne s'est pas fait d'illusion sur le sort fatal, plus ou moins prochain, de son *Rienzi*, à Paris. Il conscience que le drame lyrique français n'est accessible qu'à des intelligences droites, dans lesquelles le bon sens, ce suprême modérateur de la beauté dans l'art, a équilibré toutes les facultés.

Or, il ne s'abuse pas sur la nature de son organisation; il est convaincu qu'elle n'excitera, dans aucun temps, les sympathies d'un public français; il méprise peut-être sincèrement ce genre de succès, d'autant plus qu'il se sait impuissant à vaincre les répugnances musicales qui l'assiègent au théâtre.

Alors, il s'est dit qu'au lieu de tomber platement par pièces et morceaux, de se dissoudre, sans éclat, dans une lente agonie, il pouvait tirer parti de la diversion qu'exciterait infailliblement ce brûlot lancé au milieu des

représentations du nouvel opéra. Les haines devaient être infailliblement ravivées par cette insolente publication. Un bruyant échec serait, dans ce cas, plus flatteur qu'un succès modéré, discuté, étudié, où l'éloge et la critique se balanceraient. L'honneur serait sauf, quand il aurait pu dire: « Encore une fois les juifs m'ont crucifié; ils n'en font jamais d'autre aux messies; mon œuvre est tombée sous une cabale, » et le tour serait joué.

Si les intérêts du Théâtre-Lyrique et de son très vaillant et honorable directeur ne devaient pas souffrir de cette intempestive levée de bouclier, il n'y aurait qu'à répondre par un immense éclat de rire à cette odieuse accusation renouvelée de ses premiers accès. Nous en appelons aux auditeurs du concert populaire de dimanche dernier; se doutaient-ils, pour la plupart, de cette vieille prétendue persécution des juifs contre l'auteur de la Marche des fiançailles de *Lohengrin*, lorsqu'ils confondaient dans leurs applaudissements cette page superbe avec la symphonie en *la* de Mendelssohn. Qui s'est jamais enquis de la religion professée par ce *libre-penseur*, ainsi que Wagner l'intitule dans le pamphlet de 1852? Sommes-nous personnellement, nous, familier des choses de la musique, plus avancé que le plus grand nombre de nos lecteurs sur cette affaire de conscience? Tout ce que nous savons, comme tout le monde, de ses convictions intimes, en dehors de la musique, c'est que ce courtisan actuel des rois a été un intrépide révolutionnaire, qu'il a combattu l'ordre sur les barricades de Dresde en 1848. Vaincu par le généreux oubli des maîtres de ce monde, il veut reporter ses attaques violentes contre une reine encore, et de droit divin et d'origine céleste, *la Mélodie*. Eh bien, nous l'avertissons que si le bruit de sa musique ne nous charme pas, il ne nous fait pas peur, et que jusqu'à extinction de chaleur naturelle, le plus humble, mais le plus convaincu du bataillon sacré, nous sommes décidé à prêter aide à la bonne souveraine contre ceux qui tenteraient de toucher à un cheveu de son adorable tête.

Cela dit sur l'homme, essayons de déjouer ses plans infernaux et de faire à *Rienzi* un succès tout au moins de curiosité, qui appelle pendant un temps convenable les amateurs au Théâtre-Lyrique, à l'effet de juger le procès sur pièces et de prononcer un verdict en connaissance de cause.

Le public l'a compris de même; Wagner en sera pour ses frais d'impression de la fameuse brochure qui devait soulever la tempête et qui a à peine frisé la surface des flots, caressé l'Océan d'une faible brise. Les israélites ont méprisé l'injure, et nous, musiciens dilettantes, blessés dans nos sympathies, dans notre culte pour les maîtres illustres de notre temps qu'il insulte, nous n'avons pas plus de souci qu'ils ne méritent, des coups portés à nos demi-dieux par un furieux en démente.

Nous examinerons pour notre compte, dans un second article, la partition de *Rienzi*, sans autre préoccupation que celle de savoir ce qu'il y a au fond de sérieux, d'admissible, dans les ambitieuses prétentions du maître incompris, même dans son pays, et s'il justifie, de la part de quelques hommes de talent, qui au fond valent autant que lui, des témoignages d'une admiration à laquelle nous avons tant de mal à nous associer.

La partition de *Rienzi* renferme d'innombrables beautés; mais elles sont du même ordre: c'est toujours la partie symphonique et chorale qui se détache avec éclat dans cet opéra; il y a trois ou quatre marches. Or, il en est des chœurs continus, de la mélodie continue, du bruit persistant, comme du pâté d'anguille; il est un moment où le cœur affadi repousse cette trop substantielle nourriture,

s'en fatigue, s'en irrite et préfère la variété même dans le médiocre, à ce sublime sans fin, sans trêve ni merci.

Quant à de la mélodie, eh bien! il y en aurait de quoi défrayer une honorable partition; si on rassemblait toutes les phrases, tous les motifs, tous les fragments d'idées d'un tour facile et vocal pour les ajuster bout à bout avec quelque goût et quelque ingéniosité, on pourrait en constituer un certain nombre d'airs, de duos, de trios qui font presque entièrement défaut à cette longue partition.

La déclamation remplace systématiquement le chant; il en est du récitatif comme de la vertu: l'excès en est insupportable. Monjauze y a trouvé des effets admirables de diction et de voix. Les honneurs du chant *spianato* ont été pour une jeune coryphée, M^{lle} Priola, dont on a bissé une ariette charmante d'une cinquantaine de mesures.

Les deux femmes principales, M^{lles} Steinberg [Sternberg] et Borghèse, sont suffisantes, mais pas beaucoup plus. L'orchestre, énergiquement entraîné par l'ardeur de M. Padeloup, en personne, a fait un bruit infernal, assourdissant, avec le plus merveilleux ensemble; treize instruments de cuivre donnent sans relâche et de tous poumons. Le quatuor à cordes, les flûtes, les hautbois, ces fonds d'une bonne orchestration, sont écrasés par le concours es bruyantes sonorités qui ne les accompagnent pas, mais les dominent, les absorbent.

Le livret est de Wagner lui-même. Goethe et Schiller n'eussent pas été dignes de s'associer à lui; pouvait-il s'adresser au *servum pecus* de leur suite!

La mise en scène est admirable, on ne ferait pas mieux à l'Opéra: elle rappelle les beaux temps de M. Carvalho. Il n'est pas jusqu'au divertissement où M^{me} Zina Mérante, par son talent toujours pétillant, spirituel et gracieux, n'entretienne l'illusion et ne porte les souvenirs, sur la scène de la rue Le Peletier, où elle a longtemps brillé.

Malgré le nombre de coudées dont Wagner dépasse, - dans sa conviction et peut-être dans celle de quelques-uns de ses séides, - l'israélite Meyerbeer, quelques gens de mauvais goût, sans doute, auraient désiré que la musique du ballet fût ratée, à la manière de celle du divertissement du *Prophète*.

Rienzi durera donc sans faire scandale, et c'est là le point essentiel pour la leçon porte ses fruits; il s'éteindra quand la curiosité sera satisfaite et que chacun sera édifié. Alors la question pourra être jugée sans appel, et on ne continuera plus à embarrasser le présent des prétentions de ce précurseur... de la décadence.

Journal Title:	LA FRANCE POLITIQUE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Thursday
Calendar Date:	8 APRIL 1869
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	98
Year:	Huitième Année
Series:	None
Issue:	Jeudi 8 avril 1869
Livraison:	None
Pagination:	3
Title of Article:	MUSIQUE
Subtitle of Article:	<i>Prologue à Rienzi; « Le Judaïsme dans la musique. » [Das Judentum in der Musik] - Coup d'œil d'ensemble sur la première représentation de cet opéra, de Wagner, paroles et musique. (1^{er} article)</i>
Signature:	HIPP. PRÉVOST
Pseudonym:	
Author:	Hippolyte Prévost
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None